7

BIBLIOTECA DO EXÉRCITO
N 199

UN BOBILLOT IGNORÉ [1].

Défense du fort de Monzon (1813).

Personnel et composition de la garnison

ÉTAT-MAJOR :

MM. J.-M. BOUTAN, CAPITAINE AU 81e RÉGIMENT D'INFANTERIE, COMMANDANT ;

LACHAPELLE, CHIRURGIEN, AIDE-MAJOR ;

SAINT-JACQUES, GARDE DU GÉNIE.

TROUPE :

Compagnie du 12e escadron de gendarmerie :

Officiers 2

Gendarmes 90

Un caporal et quatre canonniers de la 6e compagnie du 6e régiment d'artillerie à pied.

Le premier jour du siège, aussitôt que j'ai aperçu l'ennemi, j'ai fait entrer, dans le château, quatre

1. Les exploits du genre de ceux dont le sergent Bobillot a été le héros et qui lui vaudront prochainement les honneurs d'une statue, occupent plus d'une page de l'histoire de France.

Nous réimprimons le journal du garde du génie Jacques-Antoine Pasqual, dit Saint-Jacques, né en 1778, mort en 1833, chevalier de la Légion d'honneur, et le rapport qui suit, d'après une brochure publiée à Montpellier en 1823 et ayant pour titre : *Siège du fort de Monzon, en Arragon, du 27 septembre* 1813 *au* 14 *février* 1814.

Monzon est situé sur la route de Saragosse à Lérida. Ce fort ou château, abandonné par le maréchal Suchet après l'évacuation du royaume d'Aragon, eut à résister, avec une garnison d'une centaine de défenseurs, à une armée de 3000 Espagnols. Seul, le garde du génie Saint-Jacques possédait quelques notions pratiques des travaux de mines, parce qu'il avait assisté au siège de Saragosse en 1809. La direction de ces travaux lui fut confiée, et l'on va voir qu'il fut à la hauteur de sa tâche pendant les cinq mois que dura le siège, où l'ennemi perdit 460 hommes, et, la garnison, 10.

bœufs de la ville, pour les malades et les blessés pendant le siège, et, de plus, une douzaine de sacs de sucre qui nous a servi à faire de la boisson, pendant les derniers jours du siège.

Une fois que le vin et l'eau-de-vie nous a manqué, notre boisson était composée d'eau, de vinaigre et de sucre, le tout bouilli ensemble. J'avais imaginé cette boisson, afin d'empêcher que la garnison tombât malade par la fatigue.

Mais nous n'avons été réduits à cette boisson que dans les quinze derniers jours. J'avais réglé la ration de sucre à quatre onces par homme et par jour, non compris les mineurs que je faisais vivre à discrétion.

J'ai réglé, pendant toute la durée du siège, la ration d'eau à raison de 25 bouteilles par jour pour 15 hommes, non compris les mineurs.

Vers la fin de la première quinzaine du siège, j'ai fait connaître à M. le commandant et aux officiers de gendarmerie, qu'il était nécessaire que leurs chevaux fussent tués, pour épargner l'eau. Ils m'en ont demandé une déclaration par écrit : je ne la leur ai pas refusée. Le même jour, les chevaux ont été tués. Ils ont été remboursés à Toulouse, d'après les ordres de M. le maréchal, duc d'Albuféra.

Au commencement du siège, je ne me suis trouvé dans le fort qu'avec quatre pelles, deux marteaux de maçons, deux scies, trois haches et trois pioches.

Je n'avais ni chandelles, ni paniers pour les mines.

Je n'avais ni enclume, ni charbon pour réparer les outils.

Lorsque je m'aperçus que l'ennemi paraissait dans

l'intention de nous attaquer par les mines, je demandai, dans la garnison, les hommes de bonne volonté pour travailler avec moi comme mineurs.

Il se présenta douze gendarmes, le caporal d'artillerie et deux canonniers, pour les momens où ils ne seraient pas de service à leurs batteries.

Dès que l'ennemi eut commencé ses travaux de mine, je suis été obligé de faire tuer les bœufs, pour avoir la graisse, pour faire des chandelles pour les contre-mines. Ces chandelles furent fabriquées par un gendarme. J'avais désigné un canonnier qui était forgeron, pour les réparations des outils, lequel se servait d'une bombe pour enclume, et d'une peau de bouc pour soufflet.

J'ai fait faire du charbon pour les réparations des outils, avec du bois de l'approvisionnement.

Les deux premières mines que j'ai prises à l'ennemi m'ont procuré des pioches, trois marteaux de maçon, quatre pelles et dix paniers à terre.

Il arrivait souvent que je me servais de toute la garnison nuit et jour, pour protéger les mineurs et autres attaques. Alors, je faisais travailler les femmes de la garnison à déblayer les terres des contre-mines.

Le reste du temps, c'était elles qui étaient chargées de faire le pain. Je leur faisais aussi démolir les cartouches d'infanterie, qu'il fallait défaire pour avoir la poudre nécessaire pour les contre-mines.

Dans la nuit du 5 au 6 décembre 1813, l'ennemi s'est porté au pied du fort avec des échelles pour monter à l'assaut. J'ai préparé, sur les parapets, des pièces de bois et des tas de pierres provenant de la démoli-

tion du couvent de la Trinité, que j'avais fait entrer d'avance dans le fort, lesquelles nous ont bien servi dans cette occasion, attendu que nous n'avions que la peine de les pousser sur l'ennemi, pierres, grenades et obus à la main.

Cette attaque n'est pas sur le journal du siège. Il y a bien d'autres choses qui ont été oubliées d'y mettre : nous avions une si grande quantité de travaux à faire à la fois, que nous n'avons pas toujours eu le temps de tout écrire.

J'avais fait faire d'avance cinquante frondes pour lancer des pierres, et même plusieurs militaires ont lancé, avec leur fronde, des grenades, ce qui a bien réussi.

Nous avions encore beaucoup de vivres que nous avions laissés à la remise du fort, excepté le vin et l'eau-de-vie, qui nous manquaient depuis une quinzaine de jours.

Rapport fait au Ministre de la Guerre par M. Boutan, capitaine, commandant le fort de Monzon.

Le 27 septembre 1813, l'ennemi vint camper sur le plateau, dit de la Fontaine, à 900 toises du Château. La nuit suivante, il prend position dans la ville.

Le 28, à 6 heures du matin, l'ennemi attaque nos avant-postes, nous voulons le repousser de ses positions ; mais il est en force, et nous sommes obligés de nous retirer. Nous nous sommes maintenus dans les ruines du vieux fort, jusqu'au 10 octobre.

Le 10 octobre, l'ennemi commence une batterie sur la pointe du plateau de la poudrière, à 300 toises du Château.

Le 11, l'ennemi commence le siège, à 6 heures du matin, par un feu très-vif de sa batterie, qui est armée d'une pièce de 12 et d'un obusier de 6 pouces. Nous ripostons à l'ennemi avec deux pièces de 8 et un obusier de 6 pouces. Le feu dure, avec la même vivacité, jusqu'au soir ; nous détruisons plusieurs militaires de l'ennemi, et démolissons sa batterie.

Le 12, l'ennemi vient en parlementaire faire proposition si on voulait se rendre : on lui fait réponse que non.

Le 13, le garde du génie Saint-Jacques s'aperçoit que l'ennemi, profitant de l'escarpement du ravin qni sépare le Château du plateau de la poudrière, commence une mine du côté du vieux fort.

Le 16, le garde du génie réunit tous les outils qui sont dans le château, et entreprend, dans la communication qui conduit de la poterne au vieux fort, une contre-mine avec dix gendarmes faisant fonction de mineurs, et un canonnier.

Le 21 octobre, les Espagnols commencent une batterie sur la pointe du vieux fort.

Le 23, nous envoyons plusieurs obus à l'ennemi. Le canonnier Ogliero est blessé.

Le 26, l'ennemi démasque, à 6 heures du matin, le feu de sa batterie. Elle est armée d'une pièce de 16, deux pièces de 12 et d'un obusier de 6 pouces. Nous lui ripostons avec deux pièces de huit. A 8 heures

du matin, une pièce de 12 de l'ennemi est démontée. Leur batterie est, en partie, démolie : plusieurs de ses canonniers sont tués et blessés.

Le même jour, le garde du génie s'aperçoit que l'assiégeant a une seconde mine qui, ainsi que la première, est dirigée contre le fort. L'entrée en est à 15 pieds environ de distance de la première. Il se décide, d'après cela, à diriger sa contre-mine de manière à se trouver entre les deux mines de l'ennemi.

Le 28, le garde du génie, jugeant que son rameau est assez avancé pour atteindre et détruire les mines de l'ennemi, fait charger un fourneau.

La mine étant chargée, le commandant du fort envoie un parlementaire pour voir si l'ennemi veut suspendre ses travaux. On fait répondre que chacun se défende.

Quoique la contre-mine soit chargée, le garde du génie a soin de continuer à faire piocher, pour que l'ennemi n'ait pas connaissance que la contre-mine est chargée.

Le 29 octobre, le garde du génie propose au commandant du fort de faire une fausse attaque et de battre ensuite en retraite, pour attirer l'ennemi sur la contre-mine qui est chargée. Le commandant fait exécuter les intentions du garde du génie et, à l'instant où l'ennemi est en foule sur la contre-mine (vers 11 heures du soir environ), le garde du génie y met le feu et la fait sauter. Son explosion détruit les deux mines de l'ennemi, et beaucoup de militaires ont péri dans les mines et au-dessus.

Le 2 novembre, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi travaille à deux nouvelles mines. Il juge que la première est beaucoup avancée du mur du fort. Il débouche, en conséquence, de la grande communication, fait quelques mètres de tranchée, et entreprend une nouvelle contre-mine pour aller à la rencontre de l'ennemi et s'emparer, de vive force, de sa nouvelle mine. Mais lorsqu'il est à peu près à 50 ou 60 pieds, la nature du terrain l'oblige à renoncer à la prendre à l'assaut. Il se décide, alors, à la faire sauter. En conséquence, il fait préparer de suite et charger un fourneau.

Le 25, à 2 heures du soir, on donne le feu à ce fourneau.

L'explosion de cette mine est si considérable qu'elle détruit la mine de l'ennemi, et les mineurs et paysans ont péri dans leur mine.

Le 26 novembre, nous creusons, dans la tranchée ouverte précédemment, un puits de 16 pieds de profondeur, pour aller contre l'autre mine de l'ennemi, à laquelle il travaille depuis 25 jours.

Le 3 décembre, à 2 heures après-midi, nous sommes entrés dans la mine de l'ennemi par notre contre-mine, à force d'obus, de grenades à main et de coups de fusil.

L'ennemi a voulu faire beaucoup de résistance, de manière que le feu a été très-vif pendant deux heures. Cinq mineurs, plusieurs grenadiers et paysans ont été tués. Nous y avons trouvé plusieurs outils, dont nous nous sommes emparés.

Le même jour, nous nous sommes emparés de

60 pieds de long de la mine de l'ennemi, et des trois rameaux. Ces rameaux n'étaient pas à plus de 40 pieds du mur du fort. Le garde du génie et le sieur Hivert, canonnier, étant restés dans la mine de l'ennemi, ces braves militaires, malgré qu'ils y fussent seuls, allumaient leurs obus et grenades à main, avec le seul moyen d'une chandelle, et sont parvenus à chasser l'ennemi, malgré la fusillade des grenadiers de l'ennemi dans leur mine.

La nuit du 4 au 5, le garde du génie, s'étant aperçu que l'ennemi avait commencé plusieurs autres mines, fait prolonger la tranchée de quelques pieds, ouvre un nouveau puits de 8 pieds de profondeur, et fait commencer un rameau pour rencontrer l'ennemi.

Le 9 décembre, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi fait commencer une autre mine sur la pointe qui est du côté de la ville, que l'on appelle la place Saint-Jean, et qu'il la dirige sous la batterie des pièces de 8, et sous la caserne et la grande citerne. Le garde du génie fait, de suite, creuser, dans la cave du commandant du fort, un puits pour rencontrer une nouvelle mine de l'ennemi, au moyen du rameau.

Le 15 décembre, à 4 heures du soir, notre rameau du puits rencontre une mine de l'ennemi. Ne nous voyant pas en forces de résister hors du fort, pendant la nuit, et obligé d'abandonner la mine de l'ennemi et de se retirer dans le fort jusqu'au lendemain matin, avant de partir, le garde du génie fait remplir, par le caporal d'artillerie, un obus de 5 onces

de soufre et le jette dans la mine pour empêcher l'ennemi de travailler pendant la nuit; et, pour que l'odeur du soufre reste dans la mine et empêche l'ennemi d'y rentrer, il en fit bien boucher l'entrée.

Le 16 décembre, le garde du génie descend du fort avec ses mineurs, la garnison sous les armes et sur les remparts pour les protéger. Il rentre dans la mine éventée la veille, et y continue les travaux d'attaque, et ne tarde pas à y rencontrer la communication des trois mines de l'ennemi. A 10 heures du matin, ils rencontrèrent l'ennemi, qui était retranché dans la communication commune à ses trois mines. Ils le repoussèrent de ses retranchements, prirent les bayonnettes qui sortaient des créneaux en sacs-à-terre et arrachèrent les sacs et les étançons en bois. Ils se rendirent maîtres de trois mines à force d'obus et de grenades-à-main, et poursuivirent l'ennemi jusques dehors de ses mines. Le feu a duré pendant quatre heures dans les souterrains. Pendant ce temps, nous avons continué la tranchée pour occuper le terrain au-dessus des rameaux et les isoler des trois mines et, malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de l'ennemi, nous sommes parvenus à couper à la sappe le dessus des rameaux et en empêcher l'entrée à l'ennemi, en y faisant tomber les terres. Les mineurs de l'ennemi, auxquels nous avons, par là, coupé la retraite, ont été enterrés sous les ruines de la mine, ainsi que les soldats et les paysans.

Dans cette action, le garde du génie a été blessé, à la tête, d'un éclat d'obus.

Un gendarme, sur le rempart, a eu la cuisse emportée d'un boulet de canon, et en est mort.

A côté de lui, le caporal d'artillerie a été atteint, au bras droit, d'une balle de fusil.

Nous avons rencontré, dans les mines, et pris beaucoup d'outils, de sacs-à-terre, et de paniers à transporter les terres, dont nous manquions entièrement et qui nous ont bien servi.

Nous nous sommes, de suite, occupés à détruire et à barricader, avec des pièces de bois de sapin, les mines. Mais le garde du génie en a conservé différentes parties du côté du fort, pour en faire usage au besoin.

Le garde du génie fait une communication, de la cave du commandant du fort, à ces mines et rameaux. Notre rameau avait rencontré, à 9 pieds du rempart, une mine qui nous embarrassait beaucoup pour continuer à marcher sur la mine ennemie.

Le garde du génie fit, alors, commencer un second rameau sur la gauche, à 25 pieds de l'autre, et y fit charger le fourneau.

Pendant que l'on chargeait le fourneau, le garde du génie fit toujours continuer à piocher, pour entretenir les mineurs de l'ennemi. A onze heures du matin, il y fait mettre le feu. L'explosion a été si forte qu'elle a formé un entonnoir considérable et a détruit une grande longueur de la mine de l'ennemi, et les mineurs y ont péri.

Après cette explosion, le garde du génie fait continuer le rameau.

Le 9 janvier, le garde du génie, avec le canonnier Hivert, sortent du fort à 11 heures du soir, avec deux obus et six grenades-à-main et une mèche allumée dans un tuyau de fer-blanc. S'étant approché, à petit bruit, d'un soupirail qu'il y avait à la mine ennemie, à demi-portée de pistolet du poste qui était de garde à cette mine, ils allument leurs obus et grenades, et les lancent dans le respirail, et y tuent plusieurs grenadiers qui étaient couchés dans la mine pour se garder du froid.

Le 12 janvier, nous avons rencontré la mine que l'ennemi dirigeait sur la batterie des pièces de 8. Nous l'avons percée avec deux grands pétards qui ont renversé les mineurs de l'ennemi. Le même jour, nous avons démoli 96 pieds de cette mine, malgré le feu des batteries et le feu de cinquante grenadiers qui gardaient cette mine, dans le souterrain et dehors.

Le lendemain, nous sommes descendus et avons démoli le restant de 50 pieds.

Le 15 janvier, le garde du génie s'aperçut que l'ennemi a commencé un boyau qui débouche d'une rue de la ville ; que ce boyau passe à travers les ruines du couvent de la Trinité et se dirige sur la première porte du fort, et qu'il a même commencé, tout près de la première barrière, une nouvelle mine qu'il dirige sous le magasin à poudre.

Le 16 janvier, l'ennemi commence une nouvelle mine, pour aller sous le magasin aux vivres. Le garde du génie fait, aussitôt, creuser, dans la grande communication, un puits de 17 pieds de

profondeur, et fait commencer un rameau pour rencontrer cette nouvelle mine.

Du 20 au 22 janvier, l'ennemi établit une parallèle, qui va, de la première barrière, à l'angle de l'avancée, et il commence une nouvelle mine.

Le 25, il en commence une troisième qu'il dirige sous l'avancée de la batterie basse.

Le 2 février, le garde du génie fait charger plusieurs obus et grenades-à-main. Il fait renforcer le poste de l'avancée et fait faire un trou dans le mur de l'avancée, pour descendre dans le fossé ; il fait, en même temps, préparer une petite échelle, pour monter le mur du fossé à l'extrémité de la tranchée ennemie qui s'étend depuis la première barrière jusqu'à l'angle de l'avancée, et que l'ennemi n'a établie que pour faire déboucher de là ses trois mines.

Ces préparatifs se trouvent terminés vers les 2 heures d'après-midi. Alors le garde du génie, deux canonniers et quatre gendarmes faisant fonctions de mineurs, font une sortie par le fossé de l'avancée. Après avoir monté la petite échelle et être entrés dans la tranchée ennemie, il se cachent derrière un tas de terres, que l'ennemi avait sorties de ses mines.

Un moment après, une partie des mineurs et grenadiers ennemis étant dans la tranchée, couchés au soleil, ils allument leurs obus et grenades-à-main, les lancent dans la tranchée, et, s'y étant précipités à la bayonnette, ils s'emparent des trois mines que l'ennemi a été forcé d'abandonner, malgré le feu de la batterie qui est sur la pointe du vieux

fort. Deux déserteurs français au service de l'ennemi, un prêtre, et plusieurs grenadiers et paysans ont été, dans cette attaque, tués ou blessés.

Ces mines étaient gardées par 25 grenadiers.

Nous y avons pris plusieurs outils.

Le 14 février, nous sommes entrés dans la mine. Le combat souterrain y a duré une heure, à la suite duquel nous avons chassé l'ennemi de sa mine. Il y a perdu trois de ses mineurs, qui y ont été tués.

Le 18 février, l'ennemi est venu en parlementaire, pour nous déclarer de nous rendre prisonniers, et que Lérida et Méquinenza n'étaient plus occupées par les Français. Nous avons demandé, au parlementaire, d'envoyer un officier de la garnison à Lérida. accompagné de la troupe espagnolle, pour reconnaître la vérité, si les Français avaient abandonné ces deux places, et de faire entrer un officier espagnol, jusqu'à ce que le nôtre fût rentré.

Notre officier, étant revenu, nous a déclaré que c'était la vérité. Nous avons refusé de nous rendre prisonniers et avons demandé de sortir avec armes et bagages et 40 cartouches dans chaque giberne, et d'emmener une pièce de canon, chargée et mèche allumée, tout le long de la route jusqu'à l'armée française, en Catalogne, avec un approvisionnement de 60 coups, dont 30 à mitraille et 30 à boulet.

L'ennemi a consenti à toutes nos demandes, mais, malheureusement, il a violé, ensuite, les lois de la guerre. Nous sommes arrivés à Lérida aux conditions de la capitulation. L'ennemi s'y trouvant en forces de cinq mille hommes et plusieurs pièces

de canon, il nous a forcés de nous rendre prisonniers, et, après nous avoir dévalisés, il nous a conduits à Tarragone.

Pendant les quatre mois et demi que ce siège a duré contre 3.000 hommes de la troupe de Mina, la perte de l'ennemi a été de 460 hommes mis hors de combat ; 90.000 francs ont été employés aux travaux de l'attaque.

De notre côté, nous n'avons eu que 10 hommes tant tués que blessés.

LE SERGENT-MAJOR BŒLTZ AU FORT DE LA PETITE-PIERRE (1870) [1].

Extrait du *Journal Officiel* du 11 mai 1872. *Procès-verbal de la séance du 6 mai, du Conseil d'enquête sur les capitulations.*)

Le Conseil d'enquête,

Vu le dossier des pièces relatives à la perte de la Petite-Pierre,

Prend la délibération ci-après :

Les remparts de la Petite-Pierre étaient en très-bon état et armés de :

Canons de 12 rayés, de place. . . .	2
Canons de 12 rayés, de siège. . . .	2
Obusiers de 0,16.	3
Mortiers de 0,22.	1
	8

1. Lutzelstein ou la Petite-Pierre, ville et forteresse des Vosges, qui défend le passage de la route de Saar-Union, à Bouxwiller. Le sang-froid dont fit preuve son commandant, le sergent-major Bœltz, n'est pas indigne d'être rappelé à côté du courage et de l'intelligence que montra le garde Saint-Jacques dont il est question ci-dessus.